

## LA CURIOSITÉ FÉMININE



Madame. — Pas un autre mot sur cette affaire scandaleuse...  
Monsieur. — Mais je n'ai pas encore fini...  
Madame. — Alors continue, mais vite.

## LA BELLE POUPÉE

*Je possède à moi seul une belle poupée,  
Dont enfantinement je joue, aux jolis yeux  
Riants, aux blonds cheveux tout bouclés et soyeux, —  
Qui n'est pas la poupée en étoffe doucée*

*Que vous savez, la laide au corps bourré de son,  
Mal peinte et revêtue à peine d'une loque,  
Ni le poupon de bois des bazars, ventriloque  
Qui rent quand on le presse un misérable son...*

*Mais un de ces joujoux royaux qu'à leurs étrennes  
Reçoivent les enfants sages, dont les parents  
Sont riches, la poupée aux beaux yeux transparents,  
Qui comme une princesse a des robes à traînes :*

*Qui devant les marchands nous retient, fascinés,  
Par l'or de ses cheveux flamboyants de comète,  
Par le rose charmant et vif de sa pommette,  
Par l'arc de ses sourcils finement dessinés, —*

*La porter dans mes bras, la mignonne, rare,  
Sans lui laisser sentir un chagrin, sans laisser  
Marcher ses petits pieds qui pourraient se blesser, —  
La porter dans mes bras au travers de la vie.*

*Par l'accent circonflexe étonnant de sa bouche,  
Ses yeux aux longs cils peints, aux regards ingénus,  
Ses mains de gros bébé, ses tout petits pieds nus  
Pour lesquels Cœurtrillon n'aurait pas de babouche.*

*Ma poupée est de ces joujoux qui coûtent cher,  
Disant : papa, maman... par un savant système.  
Seulement elle sait aussi dire : je t'aime...  
Et ne la croyez pas en pâte : elle est en chair.*

*Donc avec la poupée adorable je joue  
En enfant, — je la prends souvent sur mes genoux ;  
J'aime à la dorloter comme font les nounous,  
Je caresse sa main, je tapote sa joue.*

*Louqueusement je m'amuse à toucher ses cheveux,  
Je habille pendant des heures avec elle,  
Lui faisant des serments de tendresse éternelle :  
Et doucement, de peur de la casser, je rente*

EDMOND ROSTAND

## LE QUATORZIÈME

Le poète Déroulède, dans son exil, se souvient-il encore d'une petite histoire qui fut racontée dans le temps par Aurélien Schol avec sa verve connue ?

Le dîner de la Macédoine se donnait tous les mois chez Véfour ; les débuts furent brillants, mais peu à peu on se refroidit et les fondateurs restèrent seuls zélés. Un jour, l'heure du dîner était passée depuis vingt-cinq minutes, quand le maître d'hôtel compta les convives pour ne laisser que le nombre de couverts nécessaires.

— Dix, onze, douze... et treize !

Il y avait là Carolus Duran, Paul Déroulède et son frère le capitaine André Déroulède, Falguière, Tirard, Mounet-Sully, Charles Bigot, Abraham Dreyfus, Cédil, architecte du *Printemps*, Henner, Sully-Prudhomme, Delaplanche et Paul Dubois. Cela faisait bien treize.

Carolus Duran protesta ; Henner hésitait à se mettre à table et Sully-Prudhomme déclara qu'il allait se retirer.

— Voyons, dit Déroulède, un peu de sang-froid. Il va peut-être venir quelqu'un...

— Il n'y a plus d'espoir, murmura Bigot.

On mit la tête à la fenêtre : aucune figure de connaissance ne se montrait dans la rue.

— Servez, reprit Déroulède, je me charge de trouver un quatorzième.

Il descendit et héla un cocher de la Compagnie Camille, le 11,415.

— Cocher, êtes-vous libre ?

— Oui, monsieur.

— Je vous invite à dîner...

— A l'heure ou à la course ? demanda le cocher.

— A l'heure.

— Et où cela ?

— Là, chez Véfour.

— Vous blaguez ?

— Pas du tout. C'est une réunion qui a juré de ne pas dîner sans cocher...

— Et qui est-ce qui tiendra mon cheval ?

— Un petit chasseur du restaurant.

Avant de quitter ses guides le 11,415 regarda Déroulède en dessous, se demandant s'il n'avait pas affaire à un fou.

Mais, comme on appelait par la fenêtre du cabinet, il sauta de son siège et fit son entrée parmi les convives de la Macédoine, tenant son chapeau blanc à la main.

Le 11,415 fut on ne peut plus convenable.

— Messieurs, dit-il, à un moment donné, vous me traitez avec tant d'égards que les garçons vont croire que c'est moi qui préside !

Carolus Duran s'informa avec beaucoup de sollicitude du passé de son voisin de table.

— Vous parlez, lui dit-il, comme un homme qui a reçu une certaine éducation.

— Oh ! monsieur, répondit le chapeau blanc, je savais tout juste lire et à peine tracer quelques mots, quand j'ai quitté mon village. Je suis venu de la Touraine à Paris pour me placer... C'est depuis que je suis cocher que je me suis instruit. Tout le temps, sur mon siège, je lis les journaux, tantôt l'un tantôt l'autre. J'ai de la mémoire, et quand quelque chose m'a frappé, c'est gravé là !...

Le 11,415 eut, pendant le cours de la soirée, des réparties fort heureuses et se fit remarquer par sa bonne grâce et son enjouement.

Après le café, naturellement suivi de deux verres de fine champagne, Déroulède lui remit vingt francs sur lesquels, je veux le croire, le 11,415 a payé une bonne musette d'avoine à son cheval.

On n'a revu qu'une fois le 11,415 chez Véfour. A la date et à l'heure du dîner de la Macédoine, un chapeau blanc, qui passait par là par hasard, demanda au chasseur :

— Combien sont-ils là-haut ?

— Ils sont quinze.

— Ah !... Hue, cocotte !"

Cette histoire prouve au moins que Paul Déroulède a des sentiments démocratiques.

## PAS DE COMMENTAIRES

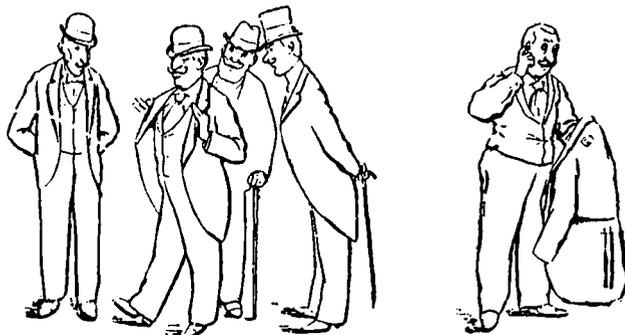
*Bébotte.* — Je suis tellement travaillante que je me lève à cinq heures, allume le feu, prépare le déjeuner, range les meubles en bas et fais toutes les chambres à coucher d'en haut avant que personne ne soit levé.

## ENTRE COMMIS VOYAGEURS

*Le premier.* — Je suis sur la route depuis trois semaines et je n'ai reçu que quatre ordres.

*Le deuxième.* — Je vous bats. Il y a quatre semaines que je voyage et je n'ai reçu qu'un ordre : celui de ma maison de commerce qui me dit de revenir.

## LES PETITES MISÈRES DE L'EXISTENCE



I  
Se pavaner devant ses amis et connaissances en arborant un complet qu'on se vante d'avoir payé \$25.00...

II  
...et s'apercevoir en rentrant qu'on a laissé sur l'épaule l'étiquette marquant le prix : \$8.00.